

Isidore, Imelda, mais qui vous prie encore?

François Hébert

Volume 29, Number 6 (174), December 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1987). Isidore, Imelda, mais qui vous prie encore? *Liberté*, 29(6), 98–106.

FRANÇOIS HÉBERT

Isidore, Imelda, mais qui vous prie encore?

La vie est une grotte

SAINT MATOREL

Le soir tombait. Le soleil versait son or dans l'entonnoir de l'horizon; des éclaboussures paraissaient rendre précieuses les pierres de ma caverne. C'était l'heure que j'appelle mystique parce que le jour et la nuit se fondent l'un dans l'autre et que leur conjonction suggère l'éternité. Soudain, mon iguane m'apparut.



Saint Baradat

rut, accoutré d'un drap, les yeux exorbités, marmonnant une manière de prière, couronné d'une auréole et sautillant, mimant la lévitation. C'était mon Ig, il préparait son assomption!

— Saint Ig! dis-je, affectueusement ironique.

— Pas mal, et toi? dit Ig.

— Pardon?

— *De nuagibus, id est de paradiso, amigo, Ig cadetur et ecchymositur; sed relevatur, et nunc levitatur.*

— Ah bon.

— Quelque chose cloche, Hébert?

— Toi, Ig, rien ne te dérange.

— Non, rien. Sauf toi, peut-être. Tu es, toi, ma croix, mon cilice, ma raison d'être, ma pollution, ma plaie. En un mot, tu es l'homme. Qu'est-ce qu'on bouffe ce soir?

— Cher Ig, tu es mon animal préféré.

— Je ne veux pas qu'on dise que je suis l'animal de quelqu'un.

— Voyons, mon Ig? Tu sais bien que je ne suis, moi-même, que ton humain. M'en plains-je?

Je lui aurais fait un cours sur l'emploi du possessif dans la relation entre l'homme et l'animal, si j'avais mieux connu les règles de l'emploi des substantifs *homme* et *animal*, entités pour moi floues. Pour sa part, Ig avait un sermon pour moi dans son attaché-case; il le sortit. L'animal a-t-il une âme, Hébert? Vieille question. Voici la réponse. C'est non. Il ne saurait avoir une âme, l'animal, car il *est* une âme, étant animé. Quant à l'homme, il n'a pas d'âme non plus, mais c'est pour une autre raison; il a plutôt une auto. Celle-ci dispense l'homme d'être animé; l'auto tient le volant de l'homme. Voilà.

Voilà qui, en obscurcissant mes idées, les clarifiait un peu. J'enchaînai en parlant de notre époque, disant qu'elle était vouée au dieu Génie et à ses prê-

tres, les ingénieurs, et à leurs ouailles automatisées, à tous ceux-là dont le saint protecteur était Léonard de Vinci et qu'on fête beaucoup en 1987, lui qui avait construit la fameuse machine au sourire perpétuel nommée Joconde et qui n'était en réalité pas plus mystérieuse qu'un moteur de machine à coudre. Ig s'esclaffa:

— Tu ne connais rien aux moteurs!

— Ça ne change rien à mon argument!

Un savant japonais venait de montrer, ayant observé quelque nodule suspect sur le nez de la Joconde, que celle-ci avait eu beaucoup de cholestérol dans le sang et devait être morte jeune, d'une angine de poitrine ou d'un infarctus du myocarde. Ouf, la peinture au service des déesses Science, Médecine et Matière! Et dire qu'il se sera probablement trouvé des naïfs pour croire que ce savant servait la Peinture! Plutôt, il s'en servait, le ratoureur, non moins que les restaurants McDonald qui, dans leurs affiches, mettaient maintenant leurs paroles vénales (j'm) dans la bouche de la *playmate* du seizième siècle (qui, quand même, rit peut-être aussi de ses entremetteurs, et même de Marcel Duchamp, et de moi bien sûr, de son rire infiniment contenu, infiniment prodigué...).

À quel saint se vouer de nos jours? L'iguane, j'en conviens, n'est pas le patron idéal; il en vaut cependant nombre d'autres. Les vieux saints ne sont pas tous des personnages recommandables: Hilaire prie pour la mort de sa fille pubère, Grégoire piétine son père. Imiter Bizarion, Aphraate, Onuphre, Théodosie le Chevelu? Au moins, ce n'était pas des tièdes. Cioran écrivait en 1937, dans *Des larmes et des saints* qu'on vient de rééditer, que la sainteté est «une perversion sans pareille, un vice du Ciel»; qui plus est, cette perversion sans pareille a été pervertie, normalisée, est devenue aujourd'hui une perversion comme

Saint Thallele



une autre. On voit à la télé des moines qui louent le dieu Xérox avec autant de zèle que Dieu, l'ancien dieu; et on peut se procurer des hosties dans des marchés IGA (à 2,68\$ les 100 grammes).

Nous nous trouvâmes, le lendemain disons, devant la vitrine d'un libraire. Ig voulait que je lui achète le dernier Achille Talon; il m'en suppliait mais je n'écoutais pas, j'étais accaparé par le titre du livre d'un certain Michel Falempin, *La Légende travestie* (1987). J'étais fasciné parce que je m'intéressais depuis peu à la *Légende dorée*, aux *Vies des saints*, par exemple à celle du saint Louis par Joinville, à celle de Jésus par Renan que je venais de trouver au Harding Bookstore de Wells dans une vieille édition de 1891. Ou encore à celle de Paul-Marie Lapointe par Robert Melançon, œuvre de pure admiration, sans rien d'anecdotique (le contraire de la mienne, pleine de bavures, d'aveux et de vacheries). Je lisais donc de ces vies; j'en écrivais aussi, allant même jusqu'à inventer des saints quand les modèles autour de moi manquaient, faisant mon petit Ubu, refaisant l'almanach. Mon projet stagnait un peu; j'étais

médiocrement satisfait de mes créatures; l'inspiration me venait au compte-gouttes et j'avais à grand-peine dans ma légende à moi, que je qualifiais de *chromée* pour qu'on ne me prît pas pour un héritier en ligne droite de Jacques de Voragine et compagnie, pour qu'on sût que je me réclamaïis plutôt d'un autre Jacques, auteur du *Ciel de Québec*, Ferron bien sûr, et mécréant. On comprendra ainsi mieux combien je fus étonné de tomber sur le livre de Falempin: Il coûtait 40\$, je l'achetai quand même. Ce Falempin avait-il eu la même idée que moi? Je voulais en avoir le cœur net. C'est un livre difficile à lire, impossible peut-être; je n'en ai encore lu que la première phrase; je la relis souvent; permettez que je la cite.

Selon cette version nouvelle, qui, du mondain plateau dont morne le relief, convoite, où l'air subtil nourrit seul, les cintres de la béatitude — d'y être élu vous nimbe — n'emprunte, naïve, de Jacob, même rude à gravir, d'une escalade l'auxiliaire, frêle déjà si de corde et ses enfléchures, puisqu'en songe, labiles, une échelle — la mieux dire: main courante des anges — par quoi le Verbe tombe, mais suave sa torsion de l'âme dans l'esquive, parmi plusieurs pièges de la géométrie chemine, dont se tendent, pour le saisir, et d'un trait, sur le papier au moins, plus tangible, qui subornent la vue, les figures, effet d'un compas et de règles: courbes et axes, ellipses et cercles, traits continus, sinon, exemplaire, un angle ou, des célestes plans de l'équateur et de l'écliptique, ainsi que de la forme brisée d'une palme le pliage inégal, voire du croisement de deux parmi ces ovales feuillus; puis, l'obliquité: l'aigu du saillant indique son degré, son nom s'origine d'un vol à ce qui pour moitié l'engendre.

Me fut avis que cet épigone de Mallarmé, le cent millième, nous faisait passer sans transition, rime ni raison, du Verbe au verbeux. Même Claudel n'y avait pas réussi dans ses *Feuilles de saints* (1925). Beaucoup de blabla, donc, chez notre Falempin; il travestissait tout avec une mauvaise foi patente; c'était voulu, bon, mais pourquoi? On se grattait la tête devant cette ratatouille de procédés, d'artifices, moderne luxure, post-moderne peut-être même, brillante mais vaine assez, non?

J'en vins à regretter la simplicité, l'humilité de la prose de Laure Conan dans ses *Physionomies de saints* (1913), sa manière apparemment dénuée d'art, annonçant à bien des égards celle de Gabrielle Roy.

Saint Julien



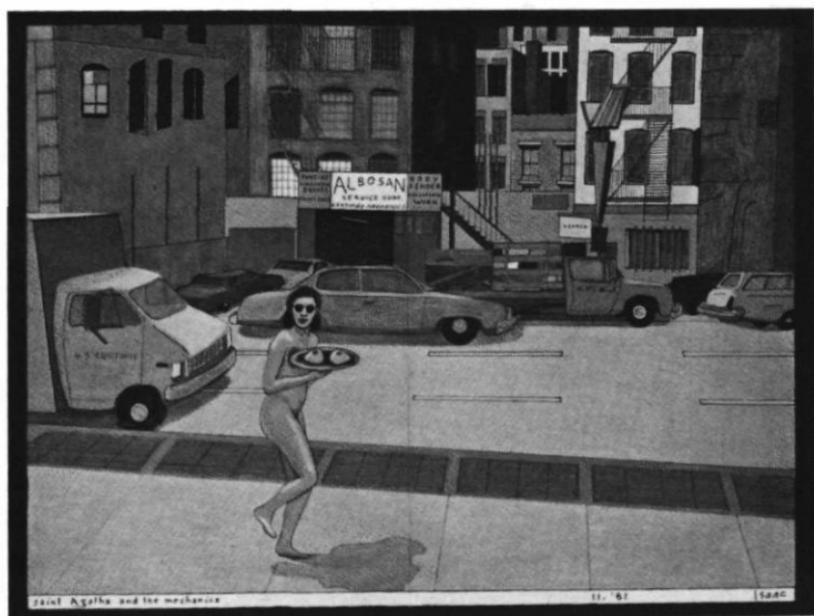
«Il n'y a rien d'extraordinaire dans la vie du saint», précise Conan à propos de saint Isidore, pas de Dorchester mais de Madrid, patron des cultivateurs. Ce qui n'empêche pas qu'à l'occasion le merveilleux surgisse, que par exemple des hosties se mettent à voler au-dessus des têtes comme c'est le cas lors de la première (et dernière) communion de la petite Imelda

qui, dès 1533, avait compris que «la mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure». Imelda, Isidore, qui vous prie encore? On vénère plutôt Marylin Monroe, Superman, Magnum, Blanche Neige, Bernard Derome et autres divinités des écrans. *Ah!* me dis-je.

Mon iguane se curait les griffes.

Je me redis *ah!* et m'interrogeai là-dessus. Qu'avais-je voulu dire par mon *ah!*? Et par le second *ah!*? Longuement, je méditai. Me faudrait-il verser de nostalgiques larmes, laborieusement prier encore les anciens saints? Ou céder, blasphémer, devenir *moderne* (après tout le monde...), tout balancer, me perdre dans l'avenir? Je demeurai perplexe, irrésolu.

Jeffrey Isaac,
«Saint Agatha
and the
mechanics»
(1981).



Je me souviens du petit livre d'un peintre, Jeffrey Isaac, intitulé *Twelve Picturesque Passions, Depictions & Stories of the Deaths & Lives of Selected Saints* (1984), trouvé par hasard à New York et dans lequel, entre autres, sainte Agathe se promène nue dans la rue d'une grande ville, portant des verres fumés et tenant un plateau dans lequel, comme deux œufs, sont ses seins coupés. La caricature visait-elle la sainte ou la ville, la religion catholique ou la vie moderne? Les toiles étaient laides; c'était le thème seul qui m'avait sollicité. Je songeai qu'au contraire, les saints de Violette Dionne, une jeune sculpteure québécoise, qui sont purement fictifs et qu'elle a moulé dans le béton, ont une présence que le thème



ne subsume pas. Dionne aussi est iconoclaste; un tantinet diabolique, coquine disons, elle tente ses saints et on dirait que le béton ne résiste pas, est désarmé, que les statues cèdent à la chair, mais discrètement, plus en tout cas que la fameuse Thérèse du Bernin dont l'extase est assez indécente, théâtrale, ou que l'Héloïse de Marie-Claire Blais, qui gagne son ciel dans un bordel.

— Achèves-tu ta chronique, l'homme? J'ai faim.

— Encore?

— Toujours.

Ig, ce n'est pas un saint. Le Vatican ne le canonisera jamais. Ce n'est qu'un animal. Mais le saint ne tient-il pas un peu de l'animal? Les deux engeances sont assez bêtes. Chacune a son idée fixe. Mourir est une manie chez les saints; la plupart veulent le martyre en prime. Symétriquement, les animaux, peut-être moins malins, s'accrochent aux arbres, aux herbes, à l'eau, au vent même; à leur façon, ce sont aussi des maniaques qui feraient tout, eux, pour survivre, même tuer leurs rejetons. J'appelai Ig; son ragoût de nématocérés était servi. Il m'étonna quand il récita le *Bénédicté*.